

DISSERTATION SUR LE PANTHÉISME.

Nous avons remis à traiter ici, à cause de son étendue, la question du *panthéisme*, cette monstrueuse erreur qui remonte jusqu'aux âges les plus reculés. Des esprits égarés travaillaient encore à la répandre avec une déplorable activité. Il est, par conséquent, nécessaire de la connaître, au moins dans ses traits principaux et dans ses phases les plus remarquables.

Afin de procéder avec plus d'ordre, nous ferons d'abord l'exposé des formes diverses du *panthéisme*; puis, après un court résumé, nous le réfuterons par des arguments communs, ou propres à ces formes distinctes; nous ferons connaître enfin comment il a pénétré parmi nous, et quels défenseurs ou propagateurs il a rencontrés en France.

I. Exposé. — 1^o C'est chez les Indiens que le *panthéisme* apparaît d'abord. Leurs plus anciens livres sacrés en contiennent-ils réellement la doctrine? Quelques auteurs disent qu'on peut et qu'il faut les interpréter bénévolement. D'autres soutiennent qu'ils ont été altérés. Toujours est-il que plusieurs sectes philosophiques professent ouvertement ces doctrines, et qu'on les trouve clairement exprimées dans les *Védantas*, commentaires des *Védas* (1). Depuis ce temps, aucun philosophe ne les a formulées d'une manière plus hardie. En voici le résumé :

Brahma seul existe, et tout le reste, sous le nom de *Māïa*, n'est qu'illusion. *Brahma* est infini; en vertu même de son infinité, il ne peut rien produire. Lorsque l'esprit attribue une existence distincte à ces apparences qui ne sont que les formes diverses de la substance de *Brahma*, c'est un songe, un rêve. Mais il peut s'affranchir de cet état trompeur, faire abstraction de ces noms et de ces formes, concevoir *Brahma* en lui-même, la substance pure, unique, absolue, en qui tout est identique et se confond. Dès qu'il est arrivé à cette science, il n'y a plus pour lui d'erreur, plus d'ignorance, plus de devoir, plus d'action, plus de désirs: car en *Brahma*, il a tout, il jouit en lui du repos absolu de l'unité.

La vie est toujours pleine de ces illusions, dont le sage cherche à se dégager de plus en plus. La mort est le moment heureux où il en est délivré; il rentre et s'abîme pour jamais en *Brahma*.

2^o Trois écoles chez les Grecs professèrent le *panthéisme* sous des formes différentes: l'école *Italique*, l'école *Éléatique* et l'école *Stoïcienne*.

Selon l'école *Italique* ou *Pythagoricienne*, de la *Monade*, qui est Dieu, est émanée la matière ou *Diate*, principe aveugle, ténébreux,

(1) *Védas*, livres sacrés des Indiens.

muable, etc., qui enveloppe l'esprit, produit en lui toutes sortes d'illusions, d'idées sans réalité extérieure, jusqu'à ce qu'enfin affranchi, après plusieurs migrations ou métempsycoses, l'esprit rentre et s'absorbe dans la grande monade dont il procède.

Xenophane, fondateur de l'école *Éléatique*, niant la possibilité de la création, voulait que l'univers existât de toute éternité, qu'il fût un, infini, immobile, immuable, Dieu. *Parménide*, l'un de ses disciples, soutint que l'on ne peut admettre l'existence que de ce qui est conçu comme un, infini, éternel, immuable, que le reste n'est qu'illusion. Rien ne se faisant de rien, ce qui est existe nécessairement. Il n'y a donc qu'une seule substance, objet de la pensée et ne formant qu'une seule chose avec elle. Voilà bien le *panthéisme* idéaliste.

Zénon, l'*Éléatique*, et non le chef du *Stoïcisme*, chercha, par d'incroyables subtilités, à soutenir ce système.

Mélessus, regardant l'idéalisme de *Parménide*, son maître, comme trop exclusif, soutint que l'on devait reconnaître l'existence de l'étendue.

D'après les *Stoïciens*, la matière seule existe: elle est animée par un fluide primitif, subtil, qui est Dieu. De lui émanent les génies et les âmes humaines, qui, à la fin, sont absorbées en lui, et s'y perdent pour toujours. Le monde lui-même tout entier se transformera un jour pour faire place à un autre monde sorti du chaos comme le premier; après celui-là viendra un autre, et ainsi de suite pendant l'éternité.

3^o Aux premiers siècles de l'Église, parmi les sectes nombreuses des *Gnostiques*, les unes embrassèrent le dualisme, et les autres le système des *émanations*, véritable *panthéisme*.

A peu près dans le même temps, les *Néoplatoniciens*, qui formèrent une célèbre école, recueillirent les doctrines orientales, toutes pleines de la même erreur. Parmi ces philosophes, *Plotin* et surtout *Proclus* enseignèrent le *panthéisme* le plus absolu.

Au moyen âge surgirent encore quelques systèmes empreints des mêmes erreurs: nous ne ferons que nommer *Scot Erigène*, *Amaury de Chartres*, *David de Dinan* et plus tard, dans le xvi^e siècle, *Jordan Brunon*.

4^o Nous abordons le *panthéisme* moderne, formulé et défendu de la manière la plus expresse.

Spinoza, né à Amsterdam, en 1632, de parents juifs, professa d'abord le judaïsme, embrassa la Réforme, puis renonça à toute religion, afin de se livrer plus librement à ses spéculations philosophiques.

Son point de départ est une fausse notion de la substance; confondant la définition de la substance en général avec la définition de l'être nécessaire et infini, il attribue à la substance tout ce qui convient à l'être nécessaire et infini; puis, raisonnant avec une grande rigueur, il tire, sous des formes géométriques, toutes les conséquences du principe qu'il a posé.

Il n'existe donc, selon lui, qu'une seule substance infinie et éternelle, dont les deux propriétés essentielles sont l'étendue et la pensée. Les corps et les êtres intelligents sont ses formes et ses manifestations; tout ce monde visible est Dieu et n'est que Dieu: les changements que nous y voyons ne sont qu'accidentels, et son être reste toujours immuable en lui-même.

Ce système fut universellement repoussé comme monstrueux; Bayle

lui-même s'efforça de le flétrir avec une grande énergie. Pouvaient-ils croire que des erreurs si choquantes trouveraient plus tard des apologistes et des défenseurs ? C'est cependant ce qui est arrivé, parmi les philosophes allemands de nos jours, et même, quoique d'une manière plus déguisée, chez quelques-uns de nos philosophes français.

Fichte, Schelling et Hegel sont les trois grands représentants du panthéisme allemand.

Pour exposer avec exactitude et d'une manière intelligible le fond de leurs pensées, à cet égard, nous croyons ne pouvoir mieux faire que d'extraire littéralement des passages d'une dissertation du R. P. Perronne, traduite de l'italien, et publiée dans les *Annales de philosophie chrétienne*, t. XXV, p. 239 et suivantes.

« Tout en étant à la *raison théorique*, toute possibilité de connaître l'existence de Dieu, la spiritualité et l'immortalité de l'âme, la vie à venir, en un mot, toutes les vérités métaphysiques, Kant les admettait, d'ailleurs, en vertu de la *raison pratique*, comme *postulats*, et les tenait pour certaines à cause des besoins pratiques, c'est-à-dire parce que, dans la pratique de la vie, on ne peut s'en passer... »

« Mais il était facile de prévoir que tous les esprits ne s'accommoderaient pas de ces *postulats* arbitraires de Kant : une fois l'impulsion donnée, il n'était plus possible de s'arrêter sur ce pécuniaire. Un esprit hardi, *Fichte* (1), parut et se présenta pour tirer toutes les conséquences de son maître et pour lui donner ainsi son parfait développement. Le *moi* phénoménal de Kant devint, dans la doctrine de *Fichte*, le *moi absolu*, hors duquel il n'y a aucune réalité, même *phénoménique* ou apparente. En vertu de sa propre activité, le *moi* se pose lui-même, ce qui revient à dire qu'il se crée ; puis, par cette même activité, en se repliant par un acte identique sur lui-même, il trouve une limite, un *non-moi* par lequel il a conscience de lui ; mais ce *non-moi* n'existe pas avant le *moi* ni indépendamment du *moi*. C'est l'activité même du *moi* qui le pose et le crée, pour ainsi dire ; de sorte que l'existence de toutes les choses concevables dérive de l'activité primitive du *moi* ; or, parmi ces choses, il faut ranger Dieu même, Dieu qui appartient au *non-moi* ; de là cet acte de délire de *Fichte*, qui promit à ses auditeurs que, pour sa prochaine leçon, il serait prêt à créer Dieu, dernière expression, comme on l'a dit avec tant de justesse, de l'orgueil d'une créature intelligente, formule la plus abrégée de la malice de l'ange réprouvé, si la légèreté de l'âge et l'irréflexion du jeune homme qui l'a proférée ne méritaient pas plus de pitié que d'indignation... »

« En combinant d'une façon bizarre l'objectivité *phénoménique* de Kant, l'idéalisme absolu de *Fichte*, et le réalisme absolu de *Schelling*, son maître, *Hegel* (2) a produit un nouveau système, dont le point de départ est l'idée.

« Cette objectivité, qui pour Kant était phénoménique, pour *Fichte* une limite du *moi* inconnue, *Hegel* l'a placée dans l'idée même où l'esprit la contemple comme un être distinct de lui ; ainsi, la pensée

« est l'existence, et l'existence est la pensée. L'idée qui, en principe, n'est qu'une essence logique, se transforme, en réalité, au moyen de ses *moments* ou de ses *mouvements*, et produit la nature universelle, l'esprit et Dieu. L'esprit humain, en tant qu'il pense, est donc pour *Hegel* la réalité spirituelle et absolue... »

« Nous ne dirons rien des systèmes qui se sentent plus ou moins du panthéisme, comme ceux de *Schelling*, de *Boverwech*, de *Krug* et autres. Les détails que nous avons donnés sur les trois systèmes qui viennent d'être indiqués nous suffisent. Il en résulte évidemment que leurs auteurs ont voulu, chacun à sa manière, construire le monde et Dieu *a priori*, avec de pures conceptions de raison ; Kant avec ses formes *subjectives* nécessaires ; *Fichte* avec l'activité du *moi* ; *Hegel* avec les mouvements de l'idée : mais à part quelques avantages indirects et accidentels, que leurs spéculations ont fournis à la science, il est certain qu'en général ils ne nous ont donné que des théories vaines et absurdes, et, qui pis est, irréligieuses et impies. »

Jusqu'ici c'est la traduction du P. Perronne, qui, comme on vient de le voir, ne dit qu'un mot de *Schelling*. *Schelling* (1), voyant l'impossibilité d'arriver logiquement du *moi* à l'existence du *non-moi*, de l'idéal au réel, posa en principe l'être absolu, qui n'est ni fini, ni infini, ni sujet ni objet, dans lequel se confondent les oppositions, les diversités, les séparations, comme celles de sujet et d'objet, d'être et de savoir, d'esprit et de nature, d'idéal et de réel. Tout dérive de cette unité absolue dans laquelle tout est contenu. L'idée de cette unité est l'idée de l'être absolu, idée générale. L'être absolu ne peut être non plus conçu sans exister : il y a donc identité entre lui et l'idée que nous en avons. De cette identité absolue, qui est Dieu, dérive par développement tout ce qui est fini. L'être absolu s'affirme lui-même, parce que son existence est essentiellement liée à l'idée que nous avons de lui : il se révèle par les divers objets qui découlent de lui et sont les formes de sa manifestation : la totalité de ses formes constitue l'univers.

« L'univers est éternel et ne diffère pas réellement de Dieu ; c'est Dieu considéré comme être infini, comme totalité absolue. Toutes les positions de Dieu sont absolument identiques avec Dieu, mais ne sont pas absolument identiques entre elles. Elles diffèrent par la forme, par le nombre, par le plus et le moins ; le fond est et demeure le même. La diversité et la multiplicité des existences relatives finies consistent dans la *non-identité* des positions divines comparées entre elles, mais non dans la différence de leurs rapports avec Dieu, avec l'unité absolue qui reste invariable, toujours égale à elle-même. Dieu seul est toujours le seul être existant. Ni le fini ni l'infini ne sont réellement ; il n'y a que l'identité du fini et de l'infini ; cette identité est Dieu, hors de Dieu il n'y a rien. »

Ce petit tableau des doctrines de *Schelling* est extrait d'une note écrite par le docteur *Ubaghs*, professeur à l'Université de Louvain, dans sa *Théodicée*, édit. de 1841, p. 318.

II. RÉSUMÉ. — Ainsi, trois formes principales de panthéisme :

(1) Né en 1762, mort recteur de l'Université de Berlin en 1814.
(2) Né à Stuttgart, en 1770, professeur en différentes universités ; mort du choléra à Berlin, en 1832.

(1) Né au royaume de Wurtemberg, en 1777.

panthéisme matérialiste, panthéisme idéaliste, et panthéisme réaliste, tenant des deux, lequel, s'il était rendu plus clair, se rapprocherait vraisemblablement du panthéisme matérialiste; car, dans ce système, l'existence objective n'est pas niée, mais tout être, matière et esprit, est confondu, abimé dans l'être absolu, *unité primitive d'où tout dérive*.

On voit aussi, d'après ce qui précède, que le *Panthéisme* se présente sous un double aspect : 1° comme *dogme* religieux, accepté par des peuples entiers, dont il règle les croyances et les devoirs; 2° comme *système philosophique* dont les formes diverses semblent d'abord renfermées dans les limites de la science, étudiées comme des abstractions curieuses, étrangères au plus grand nombre des esprits, incapables d'en saisir même l'exposé; mais qui ne laissent pas de produire de déplorables conséquences pratiques, dont la première est évidemment la négation de toute doctrine religieuse.

III. RÉFUTATION. — Exposer de tels systèmes, n'est-ce pas les réfuter? Comment ne pas gémir en face d'un pareil délire? Et ce sont des hommes distingués par leurs études, par leurs talents, par leurs emplois et les honneurs dont ils ont été environnés, qui sont tombés dans de telles aberrations, et ont osé publier eux-mêmes, comme des titres de gloire, les ouvrages où elles sont contenues!

Nous allons néanmoins établir en peu de mots quelques principes à l'aide desquels il sera facile de voir combien sont ruineux les fondements de ces orgueilleuses théories.

Ces systèmes reposent sur des hypothèses gratuites, sur de fausses notions, et conduisent à des conséquences absurdes.

1° Ils reposent sur des hypothèses gratuites: Spinoza et ses adhérents posent en principe, contre le sens commun des hommes, qu'il n'y a qu'une substance, dont la pensée et l'étendue sont les propriétés. Ils tâchent ensuite de justifier par des sophismes cette assertion, qui n'a aucune base, même spéculative. Les panthéistes idéalistes partent du *moi* comme d'un fait constant, et rejettent toute *objectivité*, comme non constante, sans en donner de raison. Ne sommes-nous pas aussi invinciblement et aussi raisonnablement portés à admettre la réalité de certains objets que la certitude des affections *subjectives*?

2° Ils s'appuient sur des notions fausses: ainsi, 1° Spinoza, considérant la substance dans sa notion abstraite, sans l'appliquer à aucun être en particulier et y joignant néanmoins l'idée d'existence, se trouve amené à ne voir qu'un seul être ou une seule substance. 2° Confondant la distinction numérique avec la diversité des attributs, il dit qu'ouï il n'existe pas d'attributs *divers*, il y a *unité*. 3° Faussant encore la notion des rapports, il soutient qu'il ne peut y voir rien de commun entre les êtres *divers*, qu'en conséquence l'un ne peut être la cause de l'autre. 4° S'il y avait deux substances, ou elles différeraient essentiellement, et alors l'une d'elles cesserait d'être substance, ou elles différeraient accidentellement, mais une différence seulement accidentelle ne constituerait pas une autre substance. Donc, il n'y a et ne peut y avoir qu'une substance. 5° L'infini repousse toute autre existence que la sienne. Dès qu'il est infini, il renferme tout. Il ne peut donc pas y avoir d'autres êtres en dehors de lui ou co-existant avec lui.

Ces principes sont pleins d'équivoques et ne peuvent conduire qu'à

des sophismes. Spinoza définit la substance: *Ens per se subsistens*: cette définition est juste si on l'entend de la *substance*, par opposition au mode qui a besoin d'un sujet dans lequel il réside; mais elle est fautive si elle est entendue de ce qui a en soi le principe d'existence, ou de l'être nécessaire. Des choses peuvent avoir les mêmes attributs, et avoir une distinction de nombre, comme deux hommes, deux arbres, deux pierres: elles peuvent avoir des attributs divers, et cependant conserver quelque attribut commun, comme une maison et une forêt ont l'attribut commun de substance, quoique ne se ressemblant pas sous les autres rapports. L'infini contient la plénitude des perfections en tout genre, mais pas formellement; autrement il cesserait d'être parfait: par exemple il a la vertu de produire des corps, mais il ne peut être corporel.

3° Les systèmes panthéistes conduisent à des conséquences absurdes: 1° S'il n'y a dans l'univers qu'une substance unique, ayant deux propriétés essentielles, l'étendue et la pensée, il faudra dire avec Spinoza que les corps sont les modes de l'étendue, et les esprits les modes de la pensée. Mais qu'est-ce que l'étendue séparée des corps, et comment concevoir qu'elle soit modifiée par les corps? Ne sont-ce pas les esprits qui pensent et non la pensée qui reçoit les esprits? 2° L'être existant par lui-même est infiniment parfait, comme nous l'avons démontré et comme l'avancent les panthéistes eux-mêmes: or, la substance unique de Spinoza, loin d'être infiniment parfaite, serait un composé monstrueux de toutes les imperfections et de tous les vices; elle serait tout à la fois esprit et matière, unique et multiple, joyeuse et triste, heureuse et malheureuse, vertueuse et criminelle, vivante et morte, etc. 3° Dès qu'on admet l'étendue, on admet par là même la pluralité des êtres: car la division ressort nécessairement de l'étendue. On pourrait donc dire que Dieu est divisible, et qu'il l'est d'une manière indéfinie comme l'étendue; qu'il est sujet à des fluctuations sans fin, qu'il éprouve de la douleur, se hait lui-même, est son propre bourreau dans les exécutions capitales, son meurtrier et son vainqueur dans la guerre, qu'il veut à la fois et ne veut pas, qu'il rit et pleure, affirme et nie, etc. Car ces diverses actions ne se rapportent pas aux modes seulement, mais à la substance qui est le sujet.

C'est la plus monstrueuse hypothèse qui se puisse imaginer, dit Bayle (*Dict.*, art. *Spinoza*), *la plus absurde et la plus diamétralement opposée aux notions les plus évidentes de notre esprit*. On dirait que la Providence a puni d'une façon particulière l'audace de cet auteur, en l'aveuglant de telle sorte que pour fuir des difficultés qui peuvent faire de la peine à un philosophe, il se soit jeté dans des embarras infiniment plus inexplicables et si sensibles que jamais un esprit ne sera capable de les méconnaître.

Ceux qui voudraient trouver le système de Spinoza plus longuement réfuté, peuvent voir Cuper, *Arcana atheismi revelata*; Jacquolot, *Dissertations sur l'existence de Dieu*; Fénelon, *Existence de Dieu*; part. 2^e, ch. 3, etc.

Quant aux idéalistes, voici, en substance, ce que nous pouvons dire: 1° Ils partent d'un point faux, savoir: la négation de toute réalité objective. 2° L'esprit humain ne se sent-il pas renfermé dans les limites qui lui sont imposées et qu'il ne peut franchir? Ne lui est-il pas évi-

dent qu'il n'est ni nécessaire, ni éternel, ni infini? Comment donc peut-il, dans son orgueil, se poser lui-même comme point de départ, se créer lui-même, puis créer Dieu, selon le langage des panthéistes allemands? 3^e Le panthéisme, quel qu'il soit, froisse évidemment le sens commun, fait violence à tout notre être intellectuel, conduit au scepticisme, à l'athéisme, à l'impiété, et bouleverse l'ordre moral! Sans doute, Fichte, Schelling, Hegel et autres ne sont pas allés jusque-là : mais ils ne le doivent qu'à une heureuse inconséquence qui ne peut justifier leurs principes.

Nous devons dire que Fichte, attaqué de toutes parts, modifia peu à peu son système, qu'il le repoussa même à la fin, quoiqu'il fût loin encore du terme où la foi et la raison eussent dû le conduire.

Schelling semble aussi être maintenant dans une voie de retour. Arrivera-t-il à désavouer complètement l'extravagant système dont il s'éloigne de plus en plus? Dieu le sait; nous faisons des vœux pour qu'il en soit ainsi.

IV. DU PANTHÉISME EN FRANCE. — De l'Allemagne, le panthéisme moderne est passé en France, et sa fatale influence, malgré les déguisements dont on l'enveloppe, est assez reconnaissable dans plusieurs de nos écoles philosophiques, comme nous allons le voir par quelques extraits :

M. Cousin parle ainsi de Dieu (*Fragm.*, 1^{re} édit., préf., xl) : « Le Dieu de la conscience n'est pas un Dieu abstrait, un roi solitaire, relégué, par-de la la création, sur le trône d'une éternité silencieuse et d'une existence absolue qui ressemble au néant même de l'existence. C'est un Dieu à la fois vrai et réel, à la fois substance et cause, toujours substance et toujours cause; n'étant substance qu'autant que cause, et cause qu'autant que substance, c'est-à-dire étant cause absolue, un et plusieurs, éternité et temps, espace et nombre, essence et vie, indivisibilité et totalité, principe, fin et milieu, au sommet de l'être et à son plus humble degré, infini et fini tout ensemble, triple enfin, c'est-à-dire, à la fois, Dieu, nature et humanité. En effet, si Dieu n'est pas tout, il n'est rien. S'il est absolument indivisible en soi, il est inaccessible, et par conséquent il est incompréhensible, et son incompréhensibilité est pour nous sa destruction, incompréhensible comme formule et dans l'école, Dieu est clair dans le monde qui le manifeste et pour l'âme qui le possède et le sent. Partout présent, il revient en quelque sorte à lui-même dans la conscience de l'homme, dont il constitue indirectement le mécanisme et la triplicité substantielle, dont il est l'identité absolue.

Dans le corps du même ouvrage, t. II, p. 165 et 166, il dit encore : *Loïn d'être un athée, Spinoza a tellement le sentiment de Dieu qu'il en perd le sentiment de l'homme : son livre est au fond un hymne mystique, un élan et un soupir de l'âme vers celui qui, seul, peut dire légitimement : JE SUIS CELUI QUI SUIS : l'auteur auquel ressemble le plus ce prétendu athée est l'auteur inconnu de l'imitation de Jésus-Christ.*

Sans revenir sur ce que M. Cousin a dit touchant la création, ainsi que nous l'avons rapporté plus haut, il est clair que cette impossibilité de ne pas créer, d'où résulte que le monde est nécessaire et éternel, renferme le germe d'un vrai panthéisme.

Emu des accusations qui dès le commencement s'élevèrent contre lui, M. Cousin a positivement reconnu, dans la préface de la 2^e et de la 3^e édition de ses *Fragments philosophiques*, l'existence de plusieurs substances contingentes distinctes. Mais il n'en est pas moins impossible de justifier le texte cité tel qu'il est, et de ne pas y reconnaître les traces malheureuses de cette philosophie allemande, pour laquelle il manifestait, comme tout le monde sait, un si vif enthousiasme à l'époque où il écrivait ses *Fragments*.

Les jeunes disciples de H. de Saint-simon, réunis dans la pensée de réformer le monde, de relever la société sur de nouvelles bases et de procurer à tous la plus grande somme de bonheur possible, émièrent des idées panthéistiques.

« Dieu est un : Dieu est tout ce qui est. Tout est en lui ; tout est pour lui ; tout est lui. Dieu, l'être infini, universel, exprimé dans son unité vivante et active, c'est l'amour infini, universel, qui se manifeste à nous sous deux aspects principaux, comme esprit ou comme matière, ou, ce qui n'est que l'expression variée de ce double aspect, comme intelligence et comme force, comme sagesse et comme beauté. » (*Exposition*, 2^e année, p. 87.)

« L'homme est en Dieu ; l'homme est Dieu lui-même, dans l'ordre fini ; mais il n'est point Dieu tout entier, il n'est point l'être infini. L'homme, manifestation finie de l'être infini, est comme lui dans son unité active, amour ; et, sous les modes, dans les aspects de sa manifestation, esprit et matière, intelligence et force, sagesse et beauté. » (*Exposition*, 2^e année.)

Quelquefois les saint-simoniens ont cherché à repousser les accusations de panthéisme dirigées contre eux ; mais ils ne se défendaient que de ce panthéisme qui fait de Dieu une abstraction et lui ôte la vie.

Ce n'est point ici le lieu de développer leur théorie du progrès, leurs appréciations des religions diverses, formes passagères, de plus en plus parfaites, mais devant faire place à une ère nouvelle de liberté, de fraternité, de toutes sortes de jouissances, sans trouble ni inquiétude pour l'avenir.

Déjà, dans une dissertation précédente, nous avons parlé de Pierre Leroux et de ses idées de progrès continu. Lui aussi est panthéiste, quoiqu'il repousse cette qualification. En effet, Dieu, selon lui, est la vie dans les êtres particuliers et dans l'être universel. Tout ce qui vit a quelque chose de divin, et cette vie, qui est Dieu, embrasse et pénètre la nature entière.

Le monde a été créé, mais créé nécessairement. Il est la manifestation nécessaire et éternelle de la vie absolue. C'est surtout par l'humanité que cette manifestation s'est faite. L'humanité, d'après lui est une espèce d'être universel auquel tous les hommes appartiennent ; ils puisent en lui leur portion d'une vie commune, par laquelle ils communiquent en quelque sorte à l'éternité : *Vous êtes éternel puisqu'ils vous vivent.*

M. de Lamennais, emporté d'égarements en égarements, défend aujourd'hui ce progrès continu, qui déclare le christianisme une forme déchue à jamais, et pose le principe d'un véritable panthéisme.

« Nous attachons, dit-il, dans le cours de cet ouvrage (*Esquisse*

» d'une philosophie, liv. 1^{er}, chap. 5), au mot *substance* pris en un sens général et absolu, la même notion qu'au mot *être*, pris aussi dans un sens général absolu.»

« Quelques-uns ont admis une véritable production d'être ou de substance qui n'existait en aucune manière auparavant : hypothèse d'où il résulte, entre autres conséquences, qu'il existe une plus grande somme d'être après qu'avant la création, car l'idée de substance ou d'être est une, absolue, invariable : que dès lors l'Être divin, auteur de la création, n'est pas infini, et qu'ainsi sa notion implique contradiction. » (*Idem*, t. 1^{er}, p. 110.)

Nous pourrions trouver des principes analogues dans les ouvrages de quelques auteurs philosophes de nos jours. Plusieurs protestent contre l'accusation de panthéisme dont ils sont l'objet. Il peut se faire qu'en effet, par une heureuse inconséquence, ils rejettent cette erreur. Mais, si leurs principes doivent y conduire, on est en droit de les combattre et de montrer le terme où ils tendent sans le vouloir.

Tous ces nouveaux fauteurs de panthéisme n'alléguant pas, en faveur de leurs systèmes, d'autres raisons que celles qui ont été réfutées plus haut, il ne nous reste qu'à gémir sur l'espèce de vertige dont tant d'esprits distingués semblent frappés en punition de la téméraire confiance qu'ils ont dans leurs prétendues lumières. C'est ainsi que de tout temps Dieu s'est plu à confondre les superbes, en les abandonnant à leur sens réprouvé, afin de convaincre les âmes droites que toute sagesse vient de lui et que c'est en lui seul qu'il la faut chercher.

PARS SECUNDA PNEUMATOLOGIÆ.

DE ANGELIS.

Angelorum existentia et natura ratione apprehendi nequeunt. Revelatio nobis tradit quidquid de illis certo asseri potest. Ideo plerique auctores, qui de elementis philosophiæ scripserunt, de Angelis omnino silent. Nos tamen aliam viam sequi statuimus, ut diximus in præfatione, et præcipue quia, in ordine substantiarum spiritualium post Deum, apparent Angeli, natura præcellentes mentem humanam, quam Deus, juxta verba Psalmistæ, paulo minus minuit ab Angelis (Ps. 8, 6).

Vox *Angelus* oritur a voce græca idem significante ac nuntius, et ex natura sua officium exprimente : unde S. Joannes Baptista apud Malachiam, III, 1, et Matth. XI, 10, vocatur angelus, quia Christum annuntiaturus mittitur. Usu tamen receptum est, ut per angelos intelligantur substantiæ spirituales hominibus superiores, quarum ministerio Deus communiter utitur ad voluntates suas hominibus nuntiandas.

De hujusmodi substantiis ratio sibi derelicta nihil affirmare potest, præter earum possibilitatem : at fides multa nos docet. Dicemus itaque 1^o de Angelorum existentia ; 2^o de eorum numero ; 3^o de variis eorum ordinibus ; 4^o de illorum essentia ; 5^o de illorum intellectu, voluntate et locutione ; 6^o de eorum peccatis et pœnis ; 7^o de eorum ministeriis ; 8^o de eorum potentia.

CAPUT PRIMUM.

DE ANGELORUM EXISTENTIA.

Olim Sadducæi apud Judæos dicebant non esse re-